

JEWSIEWICKI, B., dir., avec la collaboration de F. MONTAL,
*Récits de vie et Mémoires, vers une anthropologie historique
du souvenir*. Paris/Sainte-Foy, L'Harmattan/Safi, 1987. 344 p.

Denise Lemieux

Volume 42, Number 3, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304725ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304725ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, D. (1989). Review of [JEWSIEWICKI, B., dir., avec la collaboration de F. MONTAL, *Récits de vie et Mémoires, vers une anthropologie historique du souvenir*. Paris/Sainte-Foy, L'Harmattan/Safi, 1987. 344 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 472–474. <https://doi.org/10.7202/304725ar>

JEWSIEWICKI, B., dir., avec la collaboration de F. MONTAL, *Récits de vie et Mémoires, vers une anthropologie historique du souvenir*. Paris/Sainte-Foy, L'Harmattan/Safi, 1987. 344 p.

Au moment où les explications totalisantes perdent du terrain, les sciences humaines, devenues moins bavardes, redonnent voix aux sujets avec une belle unanimité. Si les récits de vie sont à la mode, il s'agit presque d'une tradition pour certains de ses pratiquants. Tel est le cas du groupe des historiens et des sociologues de Laval dont quelques-uns sont demeurés attentifs à l'écoute de la parole des individus, pourtant si déconcertante pour les explications univoques de la période antérieure.

Le collectif édité par B. Jewsiewicki (avec la collaboration de F. Montal), en partie constitué de textes recueillis au cours d'un colloque tenu en 1983, représente donc un moment de cette tradition de recherche; il s'inscrit également dans une série de travaux sur la mémoire dont le dernier inspire une forme originale et un peu abstraite de muséologie que chacun pourra contempler au Musée de la civilisation. Original et un peu abstrait, tel est aussi l'ouvrage *Récit de vie et Mémoires*, avec son beau sous-titre, *vers une anthropologie historique du souvenir*, qui propose une problématique d'ensemble. Les textes réunis dans ce livre, issus de plusieurs disciplines et complétés d'une impressionnante bibliographie, le rendent indispensable à tous ceux et celles qui s'intéressent à l'approche biographique. La plupart semblent répondre à ces vastes remises en question que l'utilisation des récits de vie suscite en histoire, comme dans les autres disciplines des sciences humaines.

La première confrontation est posée par la distinction entre discours et narration, le récit de vie étant un discours et l'histoire une narration. À partir de cette distinction, Jewsiewicki indique que le récit de vie pose l'autonomie de l'acteur social, rétablit le rapport à l'autre dans la démarche de l'histoire et constitue une «forme d'actualisation personnelle de la mémoire collective».

Si l'histoire orale semble avoir par moment utilisé le récit de vie comme simple source complémentaire d'information, les lacunes évidentes de la

mémoire ont vite déplacé l'attention vers le travail de mémoire avec ses cadres sociaux propices à la réinvention de souvenirs. Isabelle Bertaux-Wiame en propose une nouvelle confirmation puisque la mémoire des habitants d'une banlieue parisienne, inexistante dans les milieux aisés, balbutiante chez la plupart des travailleurs masculins, se déploie facilement chez les femmes des milieux populaires, dépositaires de cette mémoire de par leurs activités exercées à proximité de ces lieux. C'est dans le cadre de la vie familiale que se pratique aussi le métier de cette cordonnière dont parle Jean-Claude Dupont, ce qui révèle que la mémoire permet de réinsérer dans l'histoire des domaines ou des groupes oubliés. Les expériences de récits de groupes et d'individus rapportées par Diane Morin et Fabrice Montal révèlent aussi la prégnance du contexte de l'entrevue sur l'émergence de la parole et sur l'expression des identités. Philippe Joutard qui apporte quelques exemples de cette influence des lieux, mais aussi des genres ou des différences ethniques dans la mise à jour des souvenirs, considère les défaillances de la mémoire, ce que le néo-positivisme qualifierait d'erreur et de flou, comme une source précieuse donnant accès à l'occulté et à l'imaginaire, cela même qui souvent échappe à l'historien.

Notant l'existence d'un fossé profond entre les mémoires collectives et l'historiographie, André Ségal aborde la question sous l'angle de la communication. Plutôt que de s'interroger sur le passage de la mémoire à l'histoire, il pose la question inverse: comment communiquer l'histoire dans un contexte où d'autres formes d'expressions de la mémoire et du passé coexistent? Pour sa part, Christian Laville s'attache à montrer, à partir du cas québécois, que l'historiographie dans ses formulations successives fut, elle aussi, constitutive de l'identité des minorités ou de groupes dominants au sein de ces minorités. Récusant les fonctions identitaires de l'histoire axée sur la loyauté au groupe, il veut lui substituer une histoire faisant place à la critique et reconnaissant la diversité des points de vue. Dans une discussion reproduite dans ce volume, Daniel Bertaux et Bogumil Jewsiewicki, mettant en valeur les histoires alternatives, font état d'expériences où l'historien incite lui-même des groupes à écrire leur propre histoire, ce qui contribue, par exemple, à resserrer les liens des habitants d'un quartier. Surgit un nouveau rôle pour l'historien qui situe ces histoires partielles dans des perspectives d'ensemble (l'histoire d'un groupe uniquement fondée sur le récit de vie étant irréaliste), établit des articulations de points de vue critiques et favorise le dialogue entre les groupes.

Si les récits de vie font place aux acteurs sociaux et à leurs interprétations, leur usage a différents effets aux niveaux des méthodes d'analyse et de l'écriture de l'histoire. De plus, par delà les appartenances, le récit de vie fait apparaître l'individualité, incarnation singulière du social. Daniel Bertaux se demande comment une histoire qui serait de plus en plus dépersonnalisée pourrait rendre compte d'un mouvement social et il propose *Les enfants des Sanchez* d'Oscar Lewis comme une réussite parce que, dit-il, on y entend des voix, on se souvient qu'il s'agit d'êtres humains et non de catégories sociales. C'est en examinant l'anthropologie qui eut de multiples connivences avec les histoires de vie que Georges Balandier en déduit quelques traits expliquant ses dimensions littéraires: la distanciation culturelle, la traduction d'une culture dans une autre et le drame collectif souvent vécu par les cultures menacées. Les enquêtes de terrain tout comme les récits de vie font enfin directement

appel à l'écriture. Les auteurs divergent d'opinion quant au bien-fondé des transcriptions littéraires de ces discours. Pour sa part, Régine Robin dirige l'attention sur la spécificité de l'oralité dans les récits de vie, une spécificité dont l'histoire a peu tiré partie jusqu'ici. À partir du biographique et de ce qu'en révèle la littérature, elle propose trois voies d'analyse, favorisant pour sa part une approche fragmentaire qui lui semble la plus féconde, parce qu'elle échappe aux catégories et laisse entrevoir par delà les parcours prévisibles, l'imaginaire.

Cette dimension littéraire surgit enfin de la nécessité de recourir à la narration pour exprimer la durée ainsi que du lien à établir entre temps historique et temps biographique. Nicole Gagnon fait état d'une recherche où parmi les diverses notions médiatrices entre le psychique et le social, la conscience historique se traduit par des modalités différentes de reconstruction du temps: la conscience historique proprement dite, le passage du changement et l'image personnelle du temps. Selon Jewsiewicki le récit de vie intègre le passé et le présent «en conjuguant la mémoire avec l'imaginaire pour socialiser le rêve».

Institut québécois de recherche sur la culture

DENISE LEMIEUX